

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La poésie acadienne et ontarienne de langue française Un pari pour la vie

Richard Giguère

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, R. (1981). Compte rendu de [La poésie acadienne et ontarienne de langue française : un pari pour la vie]. *Lettres québécoises*, (22), 32–35.

La poésie acadienne et ontarienne
de langue française :
un pari pour la vie

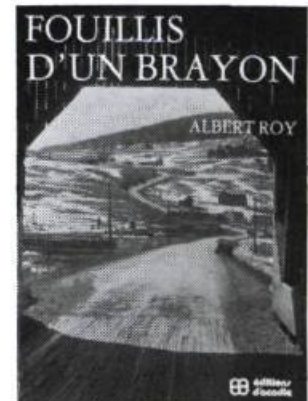
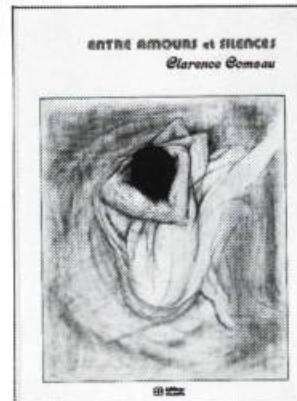
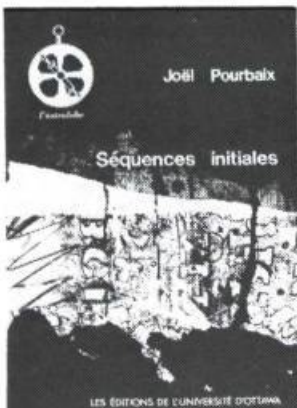
- *Éditions d'Acadie (Moncton)*
- *Prise de parole (Sudbury)*
- *Éd. de l'Université d'Ottawa (Collection l'Astrolabe)*

Est-il possible au Canada d'écrire et de publier de la poésie de langue française à l'extérieur des frontières du Québec ? Il semble bien que oui puisque des petites maisons d'édition comme *Prise de parole* et les *Éditions d'Acadie* reçoivent régulièrement des manuscrits et relèvent le défi de les éditer. Car il s'agit bien d'un défi pour le(s) directeur(s) d'une petite maison : réunir une équipe de collaborateurs (bénévoles ou peu rémunérés), mettre sur pied un secrétariat et un comité de lecture, s'occuper des relations avec l'auteur et avec l'imprimeur, réviser les épreuves, illustrer les livres, assurer leur diffusion et surtout, au départ, obtenir des fonds, un minimum d'argent pour ne pas avoir à puiser à même ses (leurs) économies personnelles. Enfin, année après année, boucler le budget, survivre. Les *Éditions d'Acadie* réussissent ce tour de force depuis le début des années soixante-dix et ont lancé en 1980 trois recueils. L'essor des *Éditions Prise de parole*, en *Nouvel-Ontario*, remonte en 1977 ; elles ont publié l'an dernier six livres (théâtre, roman, essai), dont deux recueils de poèmes.

Je sais, on dira que les *Éditions de l'Université d'Ottawa* ont certainement des assises financières plus solides que ces

petites maisons et peuvent donc se permettre de publier de la poésie. Cela est sans doute vrai mais j'ajouterais que, comme presses universitaires justement, elles sont d'autant plus méritoires de créer une collection de poésie qu'elles ne sont pas tenues de le faire. Lancée en 1979, la collection *l'Astrolabe* compte deux titres et un troisième paraîtra sous peu. La quantité n'est pas impressionnante mais la qualité surprend, surtout si l'on songe qu'on a affaire à des jeunes poètes qui publient leurs premiers recueils.

Temps de vies (1979, 67 p.) de Pierre Pelletier est un petit livre fascinant à lire et qui inaugure bien la collection. Divisé en quatre parties (une cinquantaine de textes en prose et en vers), le livre est le journal d'une maladie et d'une guérison qui s'étendent sur une période de six ans (1970-1976). Le narrateur affirme dans le texte d'introduction, « De l'amour » (première partie), que son journal s'appuie sur les « émotions les plus profondes » d'une part et cherche d'autre part à faire preuve de la plus grande lucidité possible (« Nous ne perdons rien à nous ancrer dans le vrai »). La deuxième partie (« Un homme quasi-réel ») relate la perte de contact avec le réel, la venue lente et sûre





Pierre Pelletier

de la folie, l'écroulement. Textes d'angoisse, d'anxiété, de désintégration, de lucidité et de douleur, ce passage sur l'internement dans un hôpital met l'accent sur la perte de crédibilité du narrateur-patient : « On ne m'écoute plus. On tente de me guérir ». La guérison de force et la remise en liberté sont ponctuées d'une série de « flashbacks », d'un retour à l'enfance (« Des enfants de la rue Langevin », 1950-1956) qui s'avère être pour le narrateur l'instrument de libération, le « point sur lequel je peux m'appuyer afin de commencer à déblayer les racines qui m'étouffent ».

Comme la dernière partie du livre le démontre (« Deux ou trois femmes et du reste »), c'est l'amour, le partage, la solidarité, les émotions libérées qui sauvent littéralement le « patient » du désastre et le ramènent à la vie (à la normalité ? ! . . .). C'est aussi l'écriture, le journal tenu par le narrateur : « écrire pour ceux dont j'ai envie, pour ceux que j'aime ». C'est-à-dire que la forme du journal, par son côté intimiste, par sa volonté de rejoindre un destinataire, comble un désir du narrateur : « ce vieux désir de transparence, d'être transparent à tous et à chacun ». Mais le désir seul n'assure pas à un texte sa transparence. Pierre Pelletier manie une prose très souple, une écriture précise et dépouillée qui va à l'essentiel. C'est là un des grands mérites de *Temps de vies*, ce journal des états d'âme, du comportement, des sensations et des sentiments d'un homme lucide. À mon avis le livre de Pierre Pelletier compte un autre point fort qui paraîtra un peu démodé au lecteur de 1980 mais qui a retenu mon attention. C'est la qualité des émotions, non pas des émotions en elles-mêmes mais de leur énonciation car, comme l'affirme le narrateur, « nous sommes de fantastiques pièges à émotions ».

La violence et la tension au centre de *Séquences initiales* (coll. l'Astrolabe, no 2, 1980, 55 p.) de Joël Pourbaix se situent à l'opposé de l'univers intimiste de *Temps de vies*. Tout spécialement le corps et la violence physique, la nature

violente, la fragmentation et le discontinu présents dans la première partie du recueil, « Brûlures des eaux » (dix textes). Cette violence physique, psychologique, morale (dissolution, anéantissement, écrasement, effritement, tremblement, secousses, vertiges) offre un contraste saisissant avec les images de douceur, de rondeur, de chaleur, de plénitude physique présentes souvent dans les mêmes textes. Les parties centrales du recueil, « Manipulations nocturnes » (dix textes) et « Incidences grises » (huit textes), mettent en évidence les isotopies de l'écriture et de la nuit :

*la nuit une table de travail soutient
le fil de l'existence
une mine de plomb
plonge dans le souterrain
des heures
aucun message (p. 31)*

Nuit, pluie, fragments de phrase, traits de rêve, ratures, failles imprévues, signes, paroles défectueuses, « écriture dure / écriture mur », le lexique et les images de la fragmentation abondent dans cette

*écriture secouée
raturée
continue discontinue
fragmentation inlassable
les mots répètent
les points de non retour (p. 30)*

Toutefois, malgré la nuit et le silence, malgré les failles et les « paroles insoumises », malgré l'érosion, malgré l'aléatoire, « l'immense écoute jaillit / chargée d'étoiles » (p. 34). La poésie de Joël Pourbaix est une poésie des limites, une poésie qui « agrippée » et « parle le délire », qui ne craint pas d'affronter la solitude, la peur, l'absence, l'angoisse, de venir aux prises avec la violence, interne (corps) et externe (nature). C'est une poésie qui (cf. la quatrième et dernière partie du recueil, « En plein jour »),



Joël Pourbaix

« au-delà des barrières / des conditionnements des exils », apprend à « survivre ici », « persiste à renaître » (« point du jour », « naissance du désir », « rouge d'avenir », « irruption claire », « le feu des choses »).

Il faut le reconnaître, la lecture de *Séquences initiales* est une « expérience singulière », comme l'écrit Pierre Nepveu dans sa courte mais juste préface : « tension soutenue, sans recours », « violence intime, sauvage », « subjectivité qui assume son angoisse à l'extrême ». Pourbaix possède déjà une écriture ferme, connaît les ressources du langage poétique, au point qu'on pourrait se méprendre sur le fait qu'il s'agit d'un premier recueil (malgré quelques facilités et des passages inégaux ici et là). *Séquences initiales* est sans contredit un des meilleurs livres de jeune poète que j'ai lus en 1980 (voir aussi le recueil de Lili Côté chez Leméac et de Jean Chapdelaine Gagnon au Noroît). Le moins qu'on puisse dire au sujet de la collection de poésie des Éditions de l'Université d'Ottawa, c'est que le responsable de l'Astrolabe a eu la main heureuse en choisissant ses deux premiers manuscrits.

Aux Éditions d'Acadie, la production poétique de 1980 a été beaucoup moins « heureuse ». Quand je parle de poésie acadienne, je pense aussitôt aux auteurs Léonard Forest, Herménégilde Chiasson, Calixte Duguay, Guy Arsenault et à leurs premiers livres des années 1973-1976, la période faste des Éditions d'Acadie. L'anthologie *Acadie / Expérience* publiée en 1977 chez Parti pris vint nous rappeler non seulement le dynamisme de la jeune poésie acadienne mais également la richesse, la diversité de la poésie populaire, orale. Dernièrement le « frolic littéraire acadien » (une semaine de films, de spectacles, de lectures de poèmes, de théâtre tenue à la Bibliothèque Nationale du Québec (Montréal) du 2 au 8 mars 1981) nous proposait « une autre image de l'Acadie », comme l'affirme Claude Beausoleil (*Spirale* no 18, avril 1981, p. 4). « Une Acadie qui parle, écrit et discute au présent », continue Beausoleil, et des ouvrages « traversés par le questionnement sur le langage et le quotidien », marqués par « le renouvellement de la phrase tant au niveau de sa structuration que de son lexique ».

Malheureusement les trois recueils de 1980 que j'ai parcourus (Beausoleil parle de deux autres livres parus récemment) ne correspondent pas du tout à cette image de l'Acadie au présent et à cette vague de renouvellement poétique. *Entre amours et silences* de Clarence Comeau se situe plus près d'une certaine prose romantique du XIX^{ème} siècle que de l'écriture moderne. Caractérisé par des thèmes et des images éculés (l'amour, le bonheur, le sol des ancêtres, les allégories romantiques sur la mer, etc.), par une grammaire, une syntaxe, un lexique des plus conventionnels, ne portant la marque d'aucun travail sur le langage, d'aucune recherche sur l'imaginaire, ce recueil représente le contraire d'un renouvellement. Quant à *Fouillis d'un Brayon* d'Albert Roy, ces textes relèvent plus du

conte que de la poésie, même si les lignes sont découpées comme des vers, même s'il y a un certain nombre de mots et d'images qui sont censés être « poétiques » (« l'étoile de l'amour », « une bouteille de vent », « l'onde glacée du brouillard », « les fleuves de la vie », etc.).

À *corps et à cris* de Paul Germain est un livre matériellement attrayant : page couverture réussie, papier glacé, gros caractères d'imprimerie, nombreuses illustrations (la moitié des soixante-quinze pages du recueil). Mais tout cet appareil n'ajoute pas un seul mot aux textes, pas plus d'ailleurs qu'il ne peut les remplacer. Les illustrations sont quelquefois pertinentes, quelquefois gratuites, la plupart du temps trop appuyées, trop insistantes. Je m'explique : lire un poème, l'imaginer librement puis, sur la page suivante, être forcé d'adhérer à telle représentation du sujet ou du thème du poème s'avère souvent une opération décevante. Par ailleurs tout n'est pas mauvais dans ces vingt-cinq textes écrits de 1971 à 1979, dans cette histoire d'amour marquée d'une rupture, d'un départ. Je pense par exemple à la petite suite intitulée « Robinson » ou à certains poèmes d'amour :

Donne

À mes lèvres

La parole de tes baisers

À mon corps

Les mots de tes doigts

À mes yeux

L'amour de ton regard

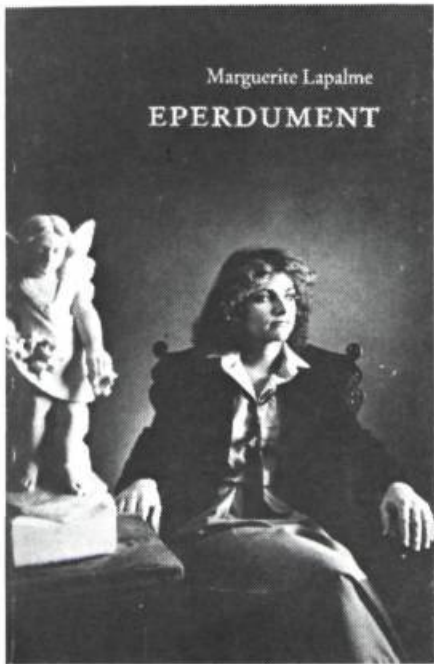
Alors dans le silence de ma tendresse

J'écouterai s'élever le chant du monde (p. 37)

Mais ces poèmes d'amour justement sont très inégaux. L'emphase, les hyperboles, des jeux de mots gratuits affectent trop de textes. Comme pour les deux autres livres des Éditions d'Acadie, il y aurait eu encore un gros travail de révision, de correction, d'élagage et de polissage à faire avant de publier *À corps et à cris*.

Prise de parole, la seule maison d'édition « littéraire » du Nouvel-Ontario, a publié peu de poésie en 1980. J'ai déjà parlé dans ma chronique (*Lettres québécoises*, no 17, printemps 1980, p. 31-32) de la production de 1979, des livres prometteurs des poètes fondateurs et directeurs de la maison, Gaston Tremblay et Robert Dickson, du recueil d'Alexandre Amprimoz et surtout de *l'Espace qui reste* de Patrice Desbiens. Aucun livre de ces poètes n'est paru en 1980. J'ai lu de Marguerite Lapalme son premier titre publié à Prise de parole, *Éperdument*, pour voir si la maison continuait sur sa lancée de 1979.

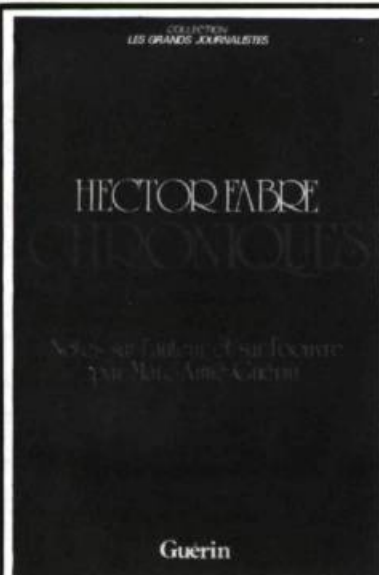
Les poèmes de Marguerite Lapalme ne manquent pas de caractère. Certains thèmes comme le sang, les bras, l'amour, la révolte, l'écriture sont traités de façon personnelle. Je songe à « l'Ange gardien » qui met en scène « des hommes si froids / des hommes gelés dur / aux bras cassés / comme des statues grecques ». Je pense aussi à trois ou quatre poèmes d'amour, peut-être les meilleurs textes du recueil, qui révèlent à la fois une soif d'aimer, de se donner



à l'amour et une méfiance envers l'amour et les hommes. Je me rappelle également un texte (« Let me in ») portant sur l'écriture : « je suis écrivaine / j'écris du sang de mes veines / (...) poèmes saignants... ». Je retiens surtout cette merveilleuse définition : « la poésie / c'est comme se jeter dans les bras d'un arbre ». Marguerite Lapalme n'évite pas

toujours les embûches d'un premier recueil : images forcées, abstractions creuses ; manque de cohérence de certains poèmes mal structurés qui commencent par tel sujet, changent de direction en cours de route et terminent sur un autre sujet ; manque de souffle de certains textes qui démarrent par un premier vers, par une première image riche de promesses mais qui n'est pas vraiment développée. Avec plus de travail, plus de discipline personnelle, avec l'aide d'un comité de lecture plus vigilant, avec l'expérience d'un premier recueil publié, peut-être que Marguerite Lapalme se dépassera lors d'une prochaine publication. Seul un deuxième recueil le dira avec certitude.

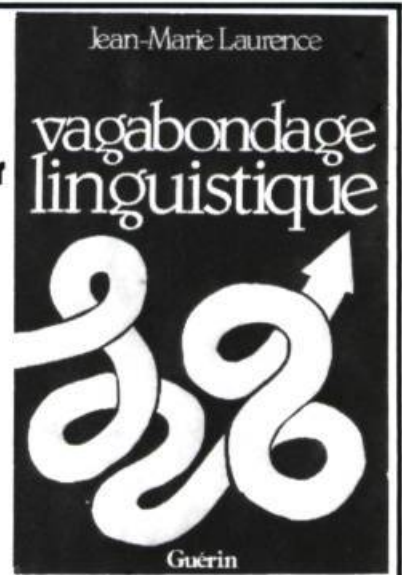
Que des petites maisons comme Prise de parole ou les Éditions d'Acadie publient encore après cinq ou dix ans d'existence, que des éditions universitaires lancent une collection de poésie, voilà qui ne cesse de me surprendre. Il y a encore des mordus qui croient à la poésie. Pourtant toutes sortes de « bonnes » raisons s'opposent à la survie de ces marginaux de l'édition littéraire : manque de fonds et/ou manque d'encouragement, des auteurs qui choisissent de s'exiler au Québec (c'était du moins le cas jusqu'à récemment des Acadiens et des poètes de l'Outaouais), une relève difficile et lente à former, un public lecteur restreint, des lieux et des conditions d'écriture pas toujours stimulants. Et pourtant chaque année le défi est relevé. Chaque année ces petites maisons parient pour la vie et lancent fièrement leurs livres de poésie. □



guérin éditeur

éditeur / imprimeur / libraire

4574, Saint-Denis
Montréal Québec
H2J 2L3
842-3481



1° *CHRONIQUES* de Hector Fabre
270 pages \$8.95

Les *CHRONIQUES* de Fabre est une ré-impression des fameux textes que cet écrivain a publié de son vivant (XIXe s.) dans divers journaux, mais surtout dans *L'Événement* (Québec). Hector Fabre a été l'un des fondateurs de *La Presse*.

Il est difficile de trouver dans l'histoire littéraire du Québec, un meilleur écrivain ou un journaliste plus drôle que Hector Fabre dont le livre principal est celui que nous publions aujourd'hui : *CHRONIQUES*.

2° *VAGABONDAGE LINGUISTIQUE* de Jean-Marie Laurence
171 pages \$7.95

VAGABONDAGE LINGUISTIQUE publie des textes que Jean-Marie Laurence a écrit, surtout, à l'usage du personnel de Radio-Canada, alors qu'il y était linguiste conseil.